érudit
www.erudit.org

Article

« Les blessures enfouies sous la thèse »

Ouvrage recensé :

Seuls Texte, mise en scène et interprétation de Wajdi Mouawad, Théâtre d'Aujourd'hui, du 9 septembre au 4 octobre 2008

par Hervé Guay

Spirale : arts • lettres • sciences humaines, n° 224, 2009, p. 53-54.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/16739ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 08:35

Les blessures enfouies sous la thèse

SEULS
Texte, mise en scène et interprétation de Wajdi Mouawad. Théâtre d'Aujourd'hui, du 9 septembre au 4 octobre 2008.

par HERVÉ GUAY

Comme la plupart des formes sophistiquées d'écriture, une thèse s'élabore dans la solitude. L'exercice engendre souvent de longues périodes d'incertitude, voire de confusion, avant et pendant la rédaction. Ça, c'est si le principal intéressé se rend jusqu'à cette étape ultime. De plus, la thèse se révèle, à bien des égards, tout autant une confrontation avec soi-même qu'avec le sujet choisi. Pour mieux le dire, une thèse, dès lors qu'elle est entreprise avec un minimum de sérieux, provoque presque inévitablement une mise en crise du sujet. La résolution de cette crise n'est pas toujours directement liée au sujet traité, mais la dissertation et le malaise entretiennent la plupart du temps un lien mystérieux. Comme si le sujet choisi révélait après coup au chercheur les raisons secrètes qui les unissent.

La thèse et son sujet

Les possibilités dramatiques de la situation dans laquelle se retrouve l'étudiant sur le point de terminer sa thèse n'ont pas échappé à Wajdi Mouawad. Il raconte dans *Seuls. Chemin, texte et peinture*, la très belle monographie qu'il consacre au processus de création de ce spectacle, comment il en est venu à faire de son protagoniste l'un de ces thésards anonymes. Il explique aussi l'admiration qu'il porte au travail de Robert Lepage ainsi qu'au *Retour du fils prodigue*, le célèbre tableau de Rembrandt, deux autres ingrédients qu'il a incorporés avec soin à son solo.

Dans ce drame, l'*alter ego* de l'auteur, Harwan, rédige une thèse sur Robert Lepage. Celle-ci sème la confusion en lui. Il ne trouve plus les mots pour y mettre fin. Il ne comprend plus pourquoi il a choisi comme sujet « Le cadre comme espace identitaire dans les solos de Robert Lepage ». Tout est rédigé, mais il est incapable d'écrire sa conclusion. De plus, il repousse sans cesse l'entrevue qu'il a promis de réaliser avec Lepage, entrevue dont il espère, non sans naïveté, qu'elle lui fournira les clés manquantes pour comprendre son œuvre.

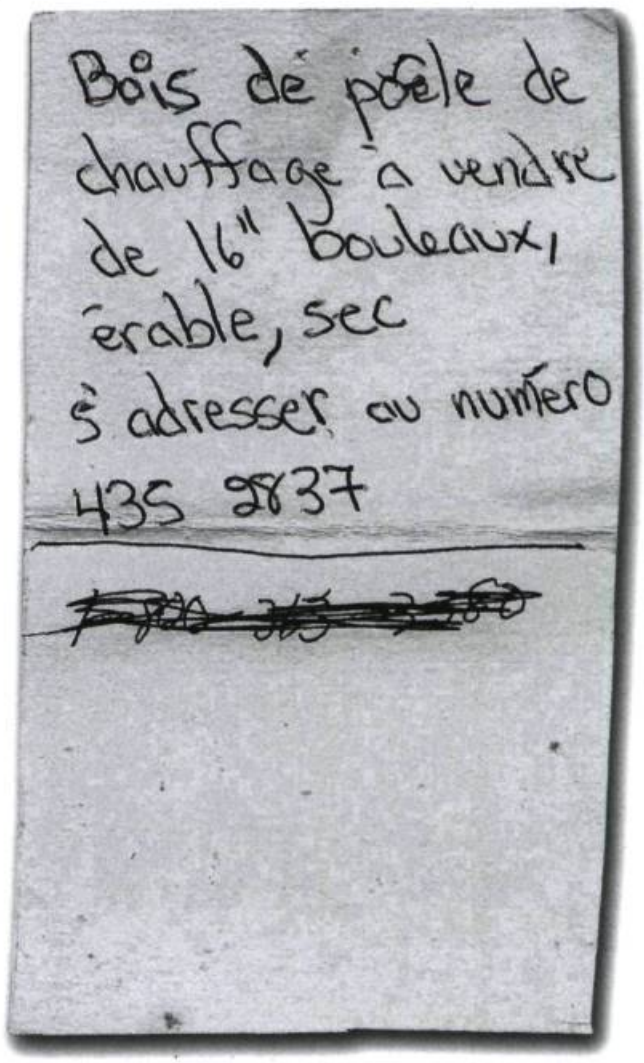
D'emblée, à la scène, *Seuls* nous montre un étudiant en « sociologie de l'imaginaire », au milieu de la trentaine, en piteux état. Harwan se réveille dans un appartement à repeindre, à peine meublé d'un lit de fer. Un vieux téléphone à cadran, un répondeur et un ordinateur portatif dernier cri sont posés directement sur le sol. Le déménagement récent paraît s'expliquer par une rupture amoureuse, dont le jeune homme ne s'est pas encore remis. Nous le surprenons un beau matin, dans toute sa vulnérabilité, vêtu d'un caleçon, quand retentit l'appel de son directeur de thèse. Paul Rusenski lui demande d'avancer la date de la soutenance. Pour l'en convaincre, il prend prétexte de la mort d'un collègue qui tenait beaucoup à ce que Harwan finisse sa thèse *(« Il ne faudra pas le perdre celui-là, il a quelque chose »)*. C'est ainsi que le jeune homme devance l'entrevue qu'il désire réaliser avec Robert Lepage, aidé en cela par l'agente de Lepage qui lui organise un rendez-vous à Saint-Pétersbourg pour interviewer l'artiste globe-trotter. Ce périple impromptu fait prendre à l'existence de Harwan un tournant imprévisible.

Émule de Lepage

En fait, Wajdi Mouawad relève un pari intéressant en se posant en émule de Lepage et en lui empruntant une forme, la pièce à un seul acteur, que l'homme de théâtre de Québec a récemment menée, en particulier avec *La face cachée de la lune*, à un haut degré de perfection. L'aventure permet en outre à l'auteur d'*Incendies* de fouler à nouveau les planches, lui qui n'avait pas joué depuis longtemps. Or, la rencontre entre les deux créateurs s'avère des plus stimulantes, d'autant que, sur plusieurs plans, ils sont aux antipodes l'un de l'autre. Mouawad le reconnaît sans ambages. Pour lui, les histoires racontées par Robert Lepage mettent toujours en scène un personnage qui quitte la maison pour découvrir le monde, tandis que les siennes présentent un être égaré qui tente de rentrer chez lui. Archétypes opposés très bien résumés, selon lui, par la formule du critique français, Georges Banu : *« La quête, c'est la tentative de découvrir le monde; l'odyssée, c'est la tentative de rentrer chez soi. »*

Mais le contraste entre Lepage et Mouawad ne s'arrête pas là. Il est aussi d'ordre esthétique. À cet égard, leurs voix s'avèrent, pour ainsi dire, irréconciliables. La première, toute en colère et en profération, d'une ampleur souvent logorrhéique; la seconde, posée et pince-sans-rire, annonciatrice de métamorphoses et portée sur les jeux de miroirs. Ce

Marc-Antoine K. Phaneuf, **Bois de poêle de chauffage !**, 2003
12,4 x 7,2 cm, Petite annonce trouvée à Montréal



dernier aspect est sans doute celui par lequel les deux créateurs se rejoignent, car ils ont tous deux une propension à créer des *alter ego* qui ajoutent à leurs œuvres une dimension quasi autobiographique.

Grâce aux diverses sources d'inspiration réunies dans *Seuls*, Mouawad exploite avec profit le potentiel de la pièce à un seul comédien mise au point par Lepage. Premièrement, cette forme lui permet d'explorer les multiples facettes qui se côtoient en lui. Deuxièmement, il crée une complicité indéniable avec l'amateur de théâtre averti en reprenant, modifiant et transformant une forme dramatique désormais bien connue… rendue étrange, ne serait-ce que parce qu'elle est habituellement associée à un autre créateur que Lepage. Forme que Mouawad retourne et alimente de ses propres obsessions jusqu'à l'amener là où elle est peu allée : dans la pure expérience sensorielle que procure la longue séquence de peinture en direct sur laquelle se termine la pièce. Plus radicalement encore, la quête caractéristique des solos de Lepage se métamorphose ici en un retour aux sources typique des pièces de Mouawad — par coma interposé, cette fois.

Durant la première partie du spectacle, Harwan fait beaucoup penser à l'étudiant de *La face cachée de la lune*. Comme lui, son existence n'est pas très reluisante. Sa copine l'a quitté. Il est miné par la relation conflictuelle qu'il entretient avec son père. Sa sœur ne cesse de l'embêter à propos de l'arabe qu'il ne parle presque plus. Il fait lui aussi un voyage éclair en Russie où il échoue dans sa tentative d'interviewer Lepage. Du moins a-t-il le temps de s'imprégner du *Retour du fils prodigue* de Rembrandt qu'il admire à l'Ermitage. Toutefois, Harwan se différencie aussi du héros coincé de Lepage. D'origine libanaise, il vit à Montréal. Il est profondément marqué par l'exil et la guerre qui l'ont dépossédé d'une enfance jusque-là heureuse. De cet « *enchantement perdu* », il ne se remet pas. Adulte, il s'enfonce dans un ennui et un mal de vivre auxquels sa thèse ne parvient pas à l'arracher. D'ailleurs, qu'est pour lui cette thèse, sinon un moyen de fuir une vie banale qui ne le satisfait pas ?

La réussite de *Seuls* vient aussi d'autre chose. Au cours des répétitions, Mouawad a dû se rendre à l'évidence : son solo ne pouvait pas être fondé avant tout sur le verbe, comme l'étaient ses spectacles précédents. Il est devenu, selon sa propre expression, un « *oiseau polyphonique* », c'est-à-dire le produit de multiples écritures, dont plusieurs de nature non textuelle. L'effet Lepage, quoi !

Aussi, outre un texte consistant, *Seuls* comporte-t-il une première partie agrémentée d'importants d'éléments visuels. À des moments précis, la fenêtre de l'appartement de Harwan se transforme en écran. Y défilent des bribes de son existence, telles des photos du temps où le jeune homme coulait des jours heureux avec sa copine. Son ordinateur diffuse également de la musique témoignant de la nostalgie qui l'anime envers son pays d'origine. Le répondeur fait, de son côté, entendre la voix du père, du directeur de thèse et de la sœur d'Harwan qui cherchent à le joindre dans son nouvel antre. Tous ces moyens font que ce segment baigne dans une douce mélancolie, non dénuée d'humour cependant, une tonalité qui obtient, pour la première fois, à ma connaissance, autant d'espace dans une production de Wajdi Mouawad.

Seuls *confirme en outre l'ampleur de la palette artistique de Wajdi Mouawad, capable de s'imposer aussi bien par son souffle épique que dans une veine plus intimiste. Il faut certes de l'abattage pour passer aussi aisément de la profondeur immémoriale des forêts aux blessures jamais cicatrisées qu'une thèse peut si aisément cacher.*

Orgie de couleurs

À l'inverse, la dernière partie du spectacle, plutôt silencieuse, nous immerge dans une orgie de couleurs. Le spectateur apprend que Harwan est prisonnier d'un coma et coupé du monde. Il a été victime d'un accident survenu dans un photomaton et qui l'a laissé entre la vie et la mort. Le coma dans lequel le héros est plongé est dès lors présenté comme une lutte pour sa survie dépeinte sous la forme d'un corps-à-corps avec lui-même. À l'aide de seaux de peinture de couleurs vives dont il s'empare fébrilement, il donne l'impression de vouloir se réinventer. Il s'enduit le corps de gouache, l'étale et la déverse sur de grands panneaux recouverts de plastique. Le tout dure un bon moment et constitue une sorte de cérémonial organique et barbare qui tient à la fois de Jackson Pollock, du *dripping* et du *body art*. Comme si Harwan cherchait à renouer avec les sensations brutes de l'enfance, son absence d'inhibition, son entièreté et sa spontanéité. Lui qui s'était plus tôt montré fasciné par la toile de Rembrandt illustrant la parabole biblique de l'enfant prodigue, il termine son travail pictural en échancrant le tableau admiré et va prendre dans celui-ci la position qu'y occupe le père. En somme, il ouvre les bras à l'enfant qui revient vers lui. En d'autres mots, Harwan rentre chez lui. L'effet est saisissant.

Cette deuxième partie de *Seuls* transporte d'ailleurs le spectateur dans une expérience principalement sensorielle. Il ne doit presque plus compter sur les ressources de la parole pour comprendre ce qui arrive à Harwan. Il est appelé à projeter ce que ressent le héros, à imaginer le trajet intérieur qu'il est en train d'accomplir, à formuler sa propre lecture de ce que son corps cherche à exprimer. Et c'est, à mon avis, une belle qualité de ce spectacle que d'oser livrer le spectateur à ses propres sens, sans lui fournir de mode d'emploi.

Exemplaire est aussi le chemin parcouru par Mouawad dans ce solo comme auteur et interprète. D'abord, l'acteur faire preuve d'une belle sobriété avant de verser dans une ferveur proche de l'autisme. Ensuite, l'auteur mêle adroitement les multiples références qu'il s'est données, afin de brosser un portrait prenant d'un être blessé — au propre comme au figuré — qu'il fait remonter, non sans mal, vers la lumière. Les blessures enfouies sous la thèse sont mises au jour : exil, solitude, enfance, perte de la langue maternelle, etc. Abcès que Harwan crève, lors du dernier tableau, dans un rituel d'une puissante sauvagerie et d'une indéniable beauté.

En fait, Wajdi Mouawad relève un pari intéressant en se posant en émule de Lepage et en lui empruntant une forme, la pièce à un seul acteur, que l'homme de théâtre de Québec a récemment menée, en particulier avec* La face cachée de la lune, *à un haut degré de perfection.

Par ce solo, Wajdi Mouawad continue donc à creuser ses propres obsessions, mais il parvient encore une fois à les décliner autrement qu'il ne l'avait fait jusqu'ici. *Seuls* confirme en outre l'ampleur de la palette artistique de Wajdi Mouawad, capable de s'imposer aussi bien par son souffle épique que dans une veine plus intimiste. Il faut certes de l'abattage pour passer aussi aisément de la profondeur immémoriale des forêts aux blessures jamais cicatrisées qu'une thèse peut si aisément cacher.